

La querelle des Anciens et des Modernes

Ce phénomène littéraire et culturel est un des multiples aspects de la naissance de l'Europe moderne. Sur le plan littéraire et esthétique, il s'agit d'une des premières contestations de l'esthétique de l'imitation, héritée de la Renaissance, et d'une des premières affirmations de la modernité. Sur le plan culturel au sens large, la querelle des Anciens et des Modernes fait partie de la nouvelle conception de l'évolution, du progrès, elle participe à la naissance de la notion d'historicité.

La question même fut abordée, en guise de prélude, à la période baroque, sous forme d'un contentieux religieux, idéologique, concernant le problème du **merveilleux** (1653–1674). Les poètes qui aspiraient à créer des épopées nationales (et imprégnées de l'esprit religieux chrétien) refusaient le merveilleux **païen**, forts de la supériorité du christianisme et du **merveilleux chrétien**. La nouvelle épopée ne devait-elle pas chercher la vérité dans l'esprit moderne plutôt que dans les « fables » des Anciens?

Cependant les œuvres mêmes de **Georges Scudéry** (*Alaric ou Rome vaincue*, 1654), **Antoine Godeau** (*Saint-Paul*, 1656), **Desmarest de Saint-Sorlin** (*Clovis*, 1657) n'atteignent pas la qualité susceptible d'imposer la nouvelle conception de l'épopée.

La phase suivante fut déclenchée par l'**affaire des inscriptions** (1676–1677) au moment où l'érudit **François Charpentier** rédige pour les tableaux de Versailles des inscriptions non en latin, mais en français. Lors de la querelle, il proclame dans son ouvrage «*De l'excellence de la langue française* » (1683) la supériorité du français sur le latin et celle de l'art moderne sur l'ancien. Le camp des **Modernes** regroupe notamment **Fontenelle**, **Saint-Évremond** (*Sur les poèmes des Anciens*, 1685), **Philippe Quinault** et **Charles Perrault** qui formulera ses arguments à plusieurs reprises dans les *Parallèles des Anciens et des Modernes* (1688, 1690, 1692), dans le poème *Le Siècle de Louis le Grand* (1687) et l'*Apologie des Femmes* (1693).

Le camp des **Anciens** compte surtout les grands auteurs – **Racine**, **La Fontaine** (*Épître à Huet*, 1687), **La Bruyère**, ainsi que les esprits rassis et sérieux du clergé et de la bourgeoisie. Les arguments des traditionalistes seront exposés surtout par **Nicolas Boileau Despréaux** (*Réflexions sur Longin*, 1694).

Les Modernes qui ont l'avantage de disposer du journal *Le Mercure Galant* jouissent également de l'appui d'une partie de l'Académie, notamment après l'élection de Fontenelle (1691) qui avait formulé ses idées dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1688).

Les thèses des Modernes

1. **Les faiblesses des Anciens**: Perrault en appelle au goût des mondains et des femmes pour critiquer le style ennuyeux de Platon, la confusion de Pindare, les idées dépassées de la physique d'Aristote.
2. **La critique du principe d'autorité**: pour argumenter en faveur de la supériorité des

artistes Modernes, Perrault utilise l'exemple de la science moderne qui a dû se débarrasser des idées erronées d'Aristote, d'Hippocrate ou de Ptolmée. Se soumettre à l'autorité signifie arrêter le progrès (Fontenelle).

3. **La permanence des lois naturelles:** Fontenelle utilise cet argument pour montrer que les Modernes ne peuvent être en aucun cas inférieurs aux Anciens. L'antériorité ne peut pas fonder la supériorité.
4. **L'idée du progrès:** si la nature est la même, le temps – l'histoire – apporte la cumulation du savoir, du savoir-faire. Pour Fontenelle « *les arts suivent la loi du progrès au même titre que les sciences* ». Les Modernes sont supérieurs grâce à leur « *connaissance supérieure des règles de l'art* ». Perrault en arrive jusqu'à voir dans le 17^e siècle le sommet de la perfection.

Les arguments des Anciens

1. **L'art de la « simple nature »:** les Anciens sont plus près des origines, de la nature; s'inspirer des Anciens prémunit des excès de la modernité.
2. **L'imitation n'amointrit pas l'originalité:** la confrontation avec les Anciens augmente la qualité de la création.
3. **Les Modernes,** du moins certains des meilleurs Modernes, sont loin d'égaliser ceux des auteurs français qui imitent les Anciens. Témoin Molière, Racine.

La querelle rebondit en 1713 au sujet de la nouvelle traduction d'Homère, faite par **Houard de la Motte** qui ne savait pas le grec. La nouvelle version provoqua la réaction de la savante helléniste **Mme Dacier**, auteur de la traduction précédente (1699). La nécessité de la bonne connaissance de la tradition fut alors discutée. Il est à noter que la question homérique, notamment celle de l'origine de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, devint, tout au long des 18^e et 19^e siècles le ferment de la pensée philologique critique et une de pierres de touche de la modernité.

Arguments des Anciens Nicolas Boileau Despréaux

(1.11. 1636 Paris – 13.3. 1711 Paris)

Résumons, par un survol rapide, quelques idées de *L'Art Poétique* de Boileau, cité plus amplement ci-dessus pp. 13–17.

Aimez donc la raison: que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer
(...)
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse
(...)

Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont, d'un nuage épais, toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.
(...)
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
(...)
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
(...)
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

François de Salignac de la Mothe-Fénelon

(6. 8. 1651 Château de Fénelon – 7. 1. 1715 Cambrai)

Lettre à l'Académie (1714)

Il est naturel que les Modernes, qui ont beaucoup d'élégance et de tours ingénieux, se flattent de surpasser les anciens, qui n'ont que la simple nature. Mais je demande la permission de faire ici une espèce d'apologue. Les inventeurs de l'architecture qu'on nomme *gothique*, et qui est, dit-on, celle des Arabes, crurent sans doute avoir surpassé les architectes grecs. Un édifice grec n'a aucun ornement qui ne serve qu'à orner l'ouvrage; les pièces nécessaires pour le soutenir, ou pour le mettre à couvert, comme les colonnes et la corniche, se tournent seulement en grâce par leurs proportions. Tout est simple, tout est mesuré, tout est borné à l'usage. On n'y voit ni hardiesse, ni caprice qui impose aux yeux. Les proportions sont si justes, que rien ne paraît fort grand, quoique tout le soit; tout est borné à contenter la vraie raison. Au contraire, l'architecte gothique élève sur des piliers très minces une voûte immense qui monte jusqu'aux nues. On croit que tout va tomber, mais tout dure pendant bien des siècles. Tout est plein de fenêtres, de roses et de pointes; la pierre semble découpée, comme du carton: tout est à jour, tout est en l'air. N'est-il pas naturel que les premiers architectes gothiques se soient flattés d'avoir surpassé par leur vain raffinement la simplicité grecque? Changez seulement les noms; mettez les poètes et les orateurs en la place des architectes. Lucain devait naturellement croire qu'il était plus grand que Virgile. Sénèque le tragique pouvait s'imaginer qu'il brillait bien plus que Sophocle; le Tasse a pu espérer de laisser derrière lui Virgile et Homère. Ces auteurs se seraient trompés en pensant ainsi: les plus excellents auteurs de nos jours doivent craindre de se tromper de même.

Je n'ai garde de vouloir juger en parlant ainsi; je propose seulement aux hommes qui ornent notre siècle de ne mépriser point ceux que tant de siècles ont admirés. Je ne vante point les anciens comme des modèles sans imperfection; je ne veux point ôter à personne l'espérance de les vaincre; je souhaite au contraire de voir les Modernes victorieux par l'étude des anciens mêmes qu'ils auront vaincus.

Arguments des Modernes

Charles Perrault

(12. 1. 1628 Paris – 16. 5. 1703 Paris)

Charles est le cadet d'une famille brillante, son frère Claude, médecin, est membre de l'Académie des sciences, Nicolas, mathématicien et théologien, sera exclu de la Sorbonne pour jansénisme. Charles fait de brillantes études au collège de Beauvais à Paris qu'il quitte, avec ses amis de classe, suite à une altercation avec leur professeur. Licencié de droit, reçu avocat, en 1651, il boude la carrière juridique. Proche de Colbert, qui lui confie la Surintendance des bâtiments du roi, il est chargé de la politique artistique de Louis XIV. Il contribue à la fondation de l'Académie des sciences et à la reconstruction de l'Académie de peinture. Entré à l'Académie française, il rédige la préface du *Dictionnaire de l'Académie* (1694). Le poème panégyrique *Le Siècle de Louis le Grand* (1687) exprime l'idée du progrès et la conviction de la supériorité du présent sur le passé. L'idée est développée dans les *Parallèles des Anciens et de Modernes* (1688–1697). Toutefois, ce sont les contes qui assurent la célébrité de Perrault: *Contes de la mère l'Oye* (1697).

Parallèles des Anciens et des Modernes (1688–1697)

L'abbé: Quand nous avons parlé de la peinture, je suis demeuré d'accord que le *Saint Michel* et la *Sainte Famille* de Raphaël que nous vîmes hier dans le grand appartement du Roi sont deux tableaux préférables à ceux de M. Le Brun; mais j'ai soutenu et je soutiendrai toujours que M. Le Brun a su plus parfaitement que Raphaël l'art de la peinture dans toute son étendue, parce qu'on a découvert avec le temps une infinité de secrets dans cet art, que Raphaël n'a point connus. J'ai dit la même chose touchant la sculpture, et j'ai fait voir que nos bons sculpteurs étaient mieux instruits que les Phidias et les Polyclètes, quoique quelques-unes des figures qui nous restent de ces grands maîtres soient plus estimables que celles de nos meilleurs sculpteurs. Il y a deux choses dans tout artisan qui contribuent à la beauté de son ouvrage: la connaissance des règles de son art et la force de son génie; de là il peut arriver, et souvent il arrive, que l'ouvrage de celui qui est le moins savant, mais qui a le plus de génie, est meilleur que l'ouvrage de celui qui sait mieux les règles de son art et dont le génie a moins de force. Suivant ce principe, Virgile a pu faire un poème épique plus excellent que tous les autres, parce qu'il a eu plus de génie que tous les poètes qui l'ont suivi, et il peut en même temps avoir moins su toutes les règles du poème épique, ce qui me suffit, mon problème consistant uniquement en cette proposition que tous les arts ont été portés dans notre siècle à un plus haut degré de perfection que celui où ils étaient parmi les anciens, parce que le temps a découvert plusieurs secrets dans tous les arts, qui, joints à ceux que les anciens nous ont laissés, les ont rendu plus accomplis, l'art n'étant autre chose, selon Aristote même, qu'un amas de préceptes pour bien faire l'ouvrage qu'il a pour objet. Or quand j'ai fait voir qu'Homère et Virgile ont fait une infinité de fautes où les Modernes ne tombent plus, je crois avoir prouvé qu'ils n'avaient pas toutes les règles que nous avons, puisque l'effet naturel des règles est d'empêcher qu'on ne fasse des fautes. De sorte que s'il plai-

sait au ciel de faire naître un homme qui eût un génie de la force de celui de Virgile, il est sûr qu'il ferait un plus beau poème que l'Énéide, parce qu'il aurait, suivant ma supposition, autant de génie que Virgile, et qu'il aurait en même temps un plus grand amas de préceptes pour se conduire. Cet homme pouvait naître en ce siècle, de même qu'en celui d'Auguste, puisque la nature est toujours la même et qu'elle n'est point affaiblie par la suite des temps, comme nous en sommes demeurés d'accord.

Quatrième dialogue

Le Siècle de Louis le Grand (1687)

Ce long poème passe au crible les arts de l'antiquité (poésie, peinture, sculpture, musique) en les comparant à l'excellence de son siècle, à la splendeur de Versailles et au règne de Louis XIV.

La belle antiquité fut toujours vénérable;
Mais je ne crus jamais qu'elle fût adorable.
Je vois les anciens, sans plier les genoux;
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous;
Et l'on peut comparer, sans craindre d'être injuste,
Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste.
En quel temps sut-on mieux le dur métier de Mars?
Quand d'un plus vif assaut força-t-on des remparts?
Et quand vit-on monter au sommet de la gloire,
D'un plus rapide cours le char de la victoire?
Si nous voulions ôter le voile spécieux,
Que la prévention nous met devant les yeux,
Et, lassés d'applaudir à mille erreurs grossières,
Nous servir quelquefois de nos propres lumières,
Nous verrions clairement que, sans témérité,
On peut n'adorer pas toute l'antiquité;
Et qu'enfin, dans nos jours, sans trop de confiance,
On lui peut disputer le prix de la science.
Platon, qui fut divin du temps de nos aïeux,
Commence à devenir quelquefois ennuyeux:
En vain son traducteur, partisan de l'antique,
En conserve la grâce et tout le sel attique;
Du lecteur le plus âpre et le plus résolu,
Un dialogue entier ne saurait être lu.
Chacun sait le décri du fameux Aristote,
En physique moins sûr qu'en histoire Hérodote;
Ses écrits, qui charmaient les plus intelligents,

Sont à peine reçus de nos moindres régents.
Pourquoi s'en étonner? Dans cette nuit obscure,
Où se cache à nos yeux la secrète nature,
Quoique le plus savant d'entre tous les humains,
Il ne voyait alors que des fantômes vains.
Chez lui, sans nul égard des véritables causes,
De simples qualités opéraient toutes choses,
Et son système obscur roulait tout sur ce point,
Qu'une chose se fait de ce qu'elle n'est point.
D'une épaisse vapeur se formait la comète,
Sur un solide ciel roulait chaque planète;
Et tous les autres feux dans leurs vases dorés,
Pendaient du riche fond des lambris azurés.
Ô ciel! depuis le jour qu'un art incomparable,
Trouva l'heureux secret de ce verre admirable,
Par qui rien sur la terre et dans le haut des cieux,
Quelqu'éloigné qu'il soit, n'est trop loin de nos yeux,
De quel nombre d'objets, d'une grandeur immense,
S'est accrue en nos jours l'humaine connaissance!
Dans l'enclos incertain de ce vaste univers,
Mille mondes nouveaux ont été découverts,
Et de nouveaux soleils, quand la nuit tend ses voiles,
Égalent désormais le nombre des étoiles.
Par des verres encor non moins ingénieux,
L'œil voit croître sous lui mille objets curieux.
Il voit, lorsqu'en un point sa force est réunie,
De l'atome au néant la distance infinie;
Il entre dans le sein des moindres petits corps,
De la sage nature il y voit les ressorts,
Et portant ses regards jusqu'en son sanctuaire,
Admire avec quel art en secret elle opère.
L'homme, de mille erreurs autrefois prévenu,
Et malgré son savoir, à soi-même inconnu,
Ignorait en repos jusqu'aux routes certaines,
Du Méandre vivant qui coule dans ses veines.
Des utiles vaisseaux, où de ses aliments
Se font, pour le nourrir, les heureux changements
Il ignorait encor la structure et l'usage,
Et de son propre corps le divin assemblage.
Non, non, sur la grandeur des miracles divers,
Dont le Souverain Maître a rempli l'univers,

La docte antiquité, dans toute sa durée,
À l'égal de nos jours ne fut point éclairée.
Mais, si pour la nature elle eut de vains auteurs,
Je la vois s'applaudir de ses grands orateurs,
Je vois les Cicérons, je vois les Démosthènes,
Ornements éternels et de Rome et d'Athènes,
Dont le foudre éloquent me fait déjà trembler,
Et qui, de leurs grands noms, viennent nous accabler.
Qu'ils viennent, je le veux; mais que sans avantage
Entre les combattants le terrain se partage;
Que, dans notre barreau, l'on les voie occupés
À défendre d'un champ trois sillons usurpés;
Qu'instruits dans la coutume, ils mettent leur étude
À prouver d'un égout la juste servitude,
Ou qu'en riche appareil, la force de leur art
Éclate à soutenir les droits de Jean Maillart.
Si leur haute éloquence, en ses démarches fières,
Refuse de descendre à ces viles matières,
Que nos grands orateurs soient assez fortunés
Pour défendre, comme eux, des clients couronnés,
Ou qu'un grand peuple en foule accoure les entendre,
Pour déclarer la guerre au père d'Alexandre,
Plus qu'eux peut-être alors diserts et véhéments,
Ils donneraient l'essor aux plus grands mouvements;
Et si, pendant le cours d'une longue audience,
Malgré les traits hardis de leur vive éloquence,
On voit nos vieux Catons sur leurs riches tapis,
Tranquilles auditeurs et souvent assoupis,
On pourrait voir alors, au milieu d'une place,
S'émouvoir, s'écrier l'ardente populace.
Ainsi, quand sous l'effort des autans irrités,
Les paisibles étangs sont à peine agités,
Les moindres aquilons, sur les plaines salées,
Élèvent jusqu'aux cieux les vagues ébranlées.
Père de tous les arts, à qui du dieu des vers
Les mystères profonds ont été découverts,
Vaste et puissant génie, inimitable Homère,
D'un respect infini ma muse te révère.
Non, ce n'est pas à tort que tes inventions
En tout temps ont charmé toutes les nations;
Que de tes deux héros, les hautes aventures

Sont le nombreux sujet des plus doctes peintures,
 Et que des grands palais les murs et les lambris
 Prennent leurs ornements de tes divins écrits.
 Cependant, si le ciel, favorable à la France,
 Au siècle où nous vivons eût remis ta naissance,
 Cent défauts qu'on impute au siècle où tu naquis,
 Ne profaneraient pas tes ouvrages exquis.
 Tes superbes guerriers, prodiges de vaillance,
 Prêts de s'entrepercer du long fer de leur lance,
 N'auraient pas si longtemps tenu le bras levé;
 Et, lorsque le combat devrait être achevé,
 Ennuyé les lecteurs, d'une longue préface,
 Sur les faits éclatants des héros de leur race.
 Ta verve aurait formé ces vaillants demi-dieux,
 Moins brutaux, moins cruels et moins capricieux.
 D'une plus fine entente et d'un art plus habile
 Aurait été forgé le bouclier d'Achille,
 Chef-d'œuvre de Vulcain, où son savant burin
 Sur le front lumineux d'un résonnant airain,
 Avait gravé le ciel, les airs, l'onde et la terre,
 Et tout ce qu'Amphytrite en ses deux bras enserre,
 Où l'on voit éclater le bel astre du jour,
 Et la lune, au milieu de sa brillante cour.
 Où l'on voit deux cités parlant diverses langues,
 Où de deux orateurs on entend les harangues,
 Où de jeunes bergers, sur la rive d'un bois,
 Dansent l'un après l'autre, et puis tous à la fois;
 Où mugit un taureau qu'un fier lion dévore,
 Où sont de doux concerts; et cent choses encore
 Que jamais d'un burin, quoiqu'en la main des dieux,
 Le langage muet ne saurait dire aux yeux:
 Ce fameux bouclier, dans un siècle plus sage,
 Eût été plus correct et moins chargé d'ouvrage.
 Ton génie, abondant en ses descriptions,
 Ne t'aurait pas permis tant de digressions,
 Et, modérant l'excès de tes allégories,
 Eût encor retranché cent doctes rêveries,
 Où ton esprit s'égare et prend de tels essors,
 Qu'Horace te fait grâce en disant que tu dors.
 Ménandre, j'en conviens, eut un rare génie,
 Et pour plaire au théâtre une adresse infinie.

Virgile, j'y consens, mérite des autels.
 Ovide est digne encor des honneurs immortels.
 Mais ces rares auteurs, qu'aujourd'hui l'on adore,
 Étaient-ils adorés quand ils vivaient encore?
 Écoutons Martial: Ménandre, esprit charmant,
 Fut du théâtre grec applaudi rarement;
 Virgile vit les vers d'Ennius le bonhomme,
 Lus, chéris, estimés des connaisseurs de Rome,
 Pendant qu'avec langueur on écoutait les siens,
 Tant on est amoureux des auteurs anciens;
 Et malgré la douceur de sa veine divine,
 Ovide était connu de sa seule Corine,
 Ce n'est qu'avec le temps que leur nom s'accroissant,
 Et toujours, plus fameux, d'âge en âge passant,
 À la fin s'est acquis cette gloire éclatante,
 Qui de tant de degrés a passé leur attente.
 Tel, à fois épandu, un fleuve impétueux,
 En abordant la mer coule majestueux,
 Qui, sortant de son roc sur l'herbe de ses rives,
 Y roulait, inconnu, ses ondes fugitives.
 Donc, quel haut rang l'honneur ne devront point tenir
 Dans les fastes sacrés des siècles à venir,
 Les Regniers, les Mainards, les Gombauds, les Malherbes,
 Les Godeaux, les Racans, dont les écrits superbes,
 En sortant de leur veine, et dès qu'ils furent nés,
 D'un laurier immortel se virent couronnés.
 Combien seront chéris par les races futures,
 Les galants Sarrasins, et les tendres Voitures,
 Les Molières naïfs, les Rotrou, les Tristans,
 Et cent autres encor délices de leur temps.
 Mais quel sera le sort du célèbre Corneille,
 Du théâtre français l'honneur et la merveille,
 Qui sut si bien mêler aux grands événements
 L'héroïque beauté des nobles sentiments?
 Qui des peuples pressés vit cent fois l'affluence,
 Par de longs cris de joie honorer sa présence,
 Et les plus sages rois, de sa veine charmés,
 Écouter les héros qu'il avait animés.
 De ces rares auteurs, au temple de mémoire,
 On ne peut concevoir quelle sera la gloire,
 Lorsqu'insensiblement, consacrant leurs écrits,

Le temps aura, pour eux, gagné tous les esprits;
Et par ce haut relief qu'il donne à toute chose,
Amené le moment de leur apothéose.
Maintenant, à loisir, sur les autres beaux arts,
Pour en voir le succès, promenons nos regards.
Amante des appas de la belle nature,
Venez, et dites-nous, agréable Peinture:
Ces peintres si fameux des siècles plus âgés,
De talents inouïs furent-ils partagés;
Et le doit-on juger par les rares merveilles
Dont leurs adorateurs remplissent nos oreilles
Faut-il un si grand art pour tromper un oiseau!
Un peintre est-il parfait pour bien peindre un rideau?
Et fut-ce un coup de l'art si digne qu'on l'honore,
De fendre un mince trait, d'un trait plus mince encore.
À peine maintenant ces exploits singuliers
Seraient le coup d'essai des moindres écoliers.
Ces peintres commençants, dans le peu qu'ils apprirent,
N'en surent guère plus que ceux qui les admirent.
Dans le siècle passé, des hommes excellents
Possédaient, il est vrai, vos plus riches talents;
L'illustre Raphaël, cet immense génie,
Pour peindre, eut une force, une grâce infinie;
Et tout ce que forma l'adresse de sa main,
Porte un air noble et grand, qui semble plus qu'humain.
Après lui s'éleva son école savante,
Et celle des Lombards à l'envi triomphante.
De ces maîtres de l'art, les tableaux précieux
Seront, dans tous les temps, le doux charme des yeux.
De votre art cependant le secret le plus rare,
Ne leur fut départi que d'une main avare:
Le plus docte d'entr'eux ne sut que faiblement,
Du clair et de l'obscur l'heureux ménagement.
On ne rencontre point, dans leur simple manière,
Le merveilleux effet de ce point de lumière,
Qui, sur un seul endroit, vif et resplendissant,
Va, de tous les côtés, toujours s'affaiblissant,
Qui, de divers objets que le sujet assemble,
Par le nœud des couleurs ne fait qu'un tout ensemble,
Et présente à nos yeux l'exacte vérité
Dans toute la douceur de sa naïveté.

Souvent, sans nul égard du changement sensible
Que fait de l'air épais la masse imperceptible,
Les plus faibles lointains et les plus effacés
Sont comme les devants distinctement tracés;
Ne sachant pas encor qu'un peintre, en ses ouvrages,
Des objets éloignés doit former les images,
Lorsque confusément son œil les aperçoit,
Non telles qu'elles sont, mais telles qu'il les voit.
C'est par là que Le Brun, toujours inimitable,
Donne à tout ce qu'il fait un air si véritable,
Et que, dans l'avenir, ses ouvrages fameux
Seront l'étonnement de nos derniers neveux.
Non loin du beau séjour de l'aimable peinture,
Habite pour jamais la tardive sculpture;
Près d'elle est la Vénus, l'Hercule, l'Apollon,
Le Bacchus, le Lantin et le Laocoon,
Chefs-d'œuvre de son art, choisis entre dix mille;
Leurs divines beautés me rendent immobile,
Et souvent interdit, il me semble les voir
Respirer comme nous, parler et se mouvoir.
C'est ici, je l'avoue, où l'audace est extrême,
De soutenir encor mon surprenant problème;
Mais si l'art, qui jamais ne se peut contenter,
Découvre des défauts qu'on leur peut imputer,
Si du Laocoon la taille vénérable,
De celle de ses fils est par trop dissemblable,
Et si les moites corps des serpents inhumains,
Au lieu de deux enfants enveloppent deux nains;
Si le fameux Hercule a diverses parties,
Par des muscles trop forts un peu trop ressenties;
Quoique tous les savants, de l'antique entêtés,
Érigent ces défauts en de grandes beautés,
Doivent-ils nous forcer à ne voir rien de rare,
Aux chefs-d'œuvre nouveaux dont Versailles se pare,
Que tout homme éclairé qui n'en croit que ses yeux,
Ne trouve pas moins beaux pour n'être pas si vieux?
Qui se font admirer, et semblent pleins de vie,
Tout exposés qu'ils sont aux regards de l'envie.
Mais que n'en diront point les siècles éloignés,
Lorsqu'il leur manquera quelque bras, quelque nez?
Ces ouvrages divins où tout est admirable,

Sont du temps de Louis, ce prince incomparable,
 Diront les curieux. Cet auguste Apollon
 Sort de la sage main du fameux Girardon;
 Ces chevaux du soleil, qui marchent, qui bondissent,
 Et, qu'au rapport des yeux, on croirait qu'ils hennissent,
 Sont l'ouvrage immortel des deux frères Gaspards;
 Et cet aimable Acis, qui charme vos regards,
 Où tout est naturel autant qu'il est artiste,
 Naquit sous le ciseau du gracieux Baptiste.
 Cette jeune Diane, où l'œil, à tout moment,
 De son geste léger croit voir le mouvement,
 Qui, placée à son gré le long de ces bocages,
 Semble vouloir sans cesse entrer sous leurs feuillages,
 Se doit à l'ouvrier, dont la savante main,
 Sous les traits animés d'un colosse d'airain,
 Secondant d'Aubusson, dans l'ardeur de son zèle,
 Du héros immortel fit l'image immortelle.
 Allons sans différer dans ces aimables lieux,
 De tant de grands objets rassasier nos yeux.
 Ce n'est, pas un palais, c'est une ville entière,
 Superbe en sa grandeur, superbe en sa matière;
 Non, c'est plutôt un monde, où du grand univers
 Se trouvent rassemblés les miracles divers.
 Je vois de toutes parts les fleuves qui jaillissent,
 Et qui forment des mers des ondes qu'ils vomissent,
 Par un art incroyable, ils ont été forcés
 De monter au sommet de ces lieux exhausés;
 Et leur eau, qui descend aux jardins qu'elle arrose,
 Dans cent riches palais en passant se repose.
 Que leur peut opposer toute l'antiquité,
 Pour égaler leur pompe et leur variété?
 (...)

Mais c'est peu, dira-t-on, que, par un long progrès,
 Le temps de tous les arts découvre les secrets;
 La nature affaiblie en ce siècle où nous sommes,
 Ne peut plus enfanter de ces merveilleux hommes,
 Dont avec abondance, en mille endroits divers,
 Elle ornait les beaux jours du naissant univers,
 Et que, tout pleins d'ardeur, de force et de lumière,
 Elle donnait au monde en sa vigueur première.
 À former les esprits comme à former les corps,

La nature en tout temps fait les mêmes efforts;
 Son être est immuable; et cette force aisée
 Dont elle produit tout, ne s'est point épuisée:
 Jamais l'astre du jour, qu'aujourd'hui nous voyons,
 N'eut le front couronné de plus brillants rayons;
 Jamais, dans le printemps, les roses empourprées,
 D'un plus vif incarnat ne furent colorées;
 Non moins blanc qu'autrefois brille dans nos jardins
 L'éblouissant émail des lis et des jasmins,
 Et dans le siècle d'or la tendre Philomèle,
 Qui charma nos aïeux de sa chanson nouvelle,
 N'avait rien de plus doux que celle dont la voix
 Réveille les échos qui dorment dans nos bois.
 De cette même main les forces infinies
 Produisent en tout temps de semblables génies.
 Les siècles, il est vrai, sont entr'eux différents,
 Il en fut d'éclairés, il en fut d'ignorants;
 Mais si le règne heureux d'un excellent monarque
 Fut toujours de leur prix et la cause et la marque,
 Quel siècle pour ses rois, des hommes révévés,
 Au siècle de Louis peut être préféré
 De Louis, qu'environne une gloire immortelle,
 De Louis, des grands rois le plus parfait modèle?
 Le ciel en le formant épuisa ses trésors,
 Et le combla des dons de l'esprit et du corps;
 Par l'ordre des destins, la victoire, asservie
 À suivre tous les pas de son illustre vie,
 Animant les efforts de ses vaillants guerriers,
 Dès qu'il régna sur nous le couvrit de lauriers;
 Mais lorsqu'il entreprit de mouvoir par lui-même
 Les pénibles ressorts de la grandeur suprême,
 De quelle majesté, de quel nouvel éclat,
 Ne vit-on pas briller la face de l'État?
 La pureté des lois partout est rétablie,
 Des funestes duels la rage est abolie;
 Sa valeur en tous lieux soutient ses alliés,
 Sous elle, les ingrats tombent humiliés,
 Et l'on voit tout à coup les fiers peuples de l'Èbre,
 Du rang qu'il tient sur eux rendre un aveu célèbre.
 Son bras, se signalant par cent divers exploits,
 Des places qu'il attaque en prend quatre à la fois;

Aussi loin qu'il le veut il étend ses frontières;
En dix jours, il soumet des provinces entières;
Son armée, à ses yeux, passe un fleuve profond,
Que César ne passa qu'avec l'aide d'un pont.
De trois vastes états les haines déclarées
Tournent contre lui seul leurs armes conjurées;
Il abat leur orgueil, il confond leurs projets,
Et pour tout châtement leur impose la paix.
Instruit d'où vient en lui cet excès de puissance,
Il s'en sert, plein de zèle et de reconnaissance,
À rendre à leur bercail les troupeaux égarés,
Qu'une mortelle erreur en avait séparés,
Et par ses pieux soins, l'hérésie étouffée,
Fournit à ses vertus un immortel trophée.
Peut-être qu'éblouis par tant d'heureux progrès,
Nous n'en jugeons pas bien, pour en être trop près;
Consultons au-dehors, et formons nos suffrages
Au gré des nations des plus lointaines plages,
De ces peuples heureux, où plus grand, plus vermeil,
Sur un char de rubis se lève le soleil,
Où la terre, en tout temps, d'une main libérale,
Prodigue ses trésors qu'avec pompe elle étale,
Dont les superbes rois sont si vains de leur sort,
Qu'un seul regard sur eux est suivi de la mort.
L'invincible Louis, sans flotte, sans armée,
Laisse agir en ces lieux sa seule renommée;
Et ces peuples, charmés de ses exploits divers,
Traversent sans repos le vaste sein des mers,
Pour venir à ses pieds lui rendre un humble hommage,
Pour se remplir les yeux de son auguste image,
Et goûter le plaisir de voir tout à la fois,
Des hommes le plus sage, et le plus grand des rois.
Ciel à qui nous devons cette splendeur immense,
Dont on voit éclater notre siècle et la France,
Poursuis de tes bontés le favorable cours,
Et d'un si digne roi conserve les beaux jours,
D'un roi qui, dégagé des travaux de la guerre,
Aimé de ses sujets, craint de toute la terre,
Ne va plus occuper tous ses soins généreux,
Qu'à nous régir en paix, et qu'à nous rendre heureux.

Charles Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Évremond

(1. 4. 1613 Saint-Denis-le-Guast – 20. 9. 1703 Londres)

Esprit indépendant, critique, à la fois sceptique et épicurien, partisan du philosophe Gassendi, il doit fuir la colère du cardinal Mazarin qu'il avait provoqué par son pamphlet. Exilé, dès 1661, au Pays-Bas, puis en Angleterre, où il s'établit, il fréquente les érudits de son temps, dont Spinoza. Son intelligence annonce les idées de l'âge des lumières: *Les Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les différents temps de la République* (1666–1669) anticipent Montesquieu, la satire *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye* (1665) relève de la verve voltairienne. Il fait autorité en critique dramatique, avec *De quelques pièces de Corneille* (1667) et la *Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne* (1679). Il intervient dans la Querelle des Anciens et des Modernes avec *Sur les poèmes des Anciens* (1685).

Sur les poèmes des Anciens (1685)

La vérité n'était pas du goût des premiers siècles: un mensonge utile, une fausseté heureuse, faisait l'intérêt des imposteurs, et le plaisir des crédules. C'était le secret des grands et des sages, pour gouverner les peuples et les simples. Le vulgaire, qui respectait des erreurs mystérieuses, eût méprisé des vérités toutes nues: la sagesse était de l'abuser. Le discours s'accommodait à un usage si avantageux: ce n'étaient que fictions, allégories, paraboles; rien ne paraissait comme il est en soi: des dehors spécieux et figurés couvraient le fond de toutes choses; de vaines images cachaient les réalités, et des comparaisons trop fréquentes détournaient les hommes de l'application aux vrais objets, par l'amusement des ressemblances. Le génie de notre siècle est tout opposé à cet esprit de fables, et de faux mystères. Nous aimons les vérités déclarées: le bon sens prévaut aux illusions de la fantaisie, rien ne nous contente aujourd'hui, que la solidité et la raison. Ajoutez à ce changement de goût, celui de la connaissance. Nous envisageons la nature, autrement que les anciens ne l'ont regardée. Les cieus, cette demeure éternelle de tant de divinités, ne sont qu'un espace immense et fluide. Le même soleil nous luit encore; mais nous lui donnons un autre cours: au lieu de s'aller coucher dans la mer, il va éclairer un autre monde. La terre immobile autrefois, dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui, dans la nôtre, et rien n'est égal à la rapidité de son mouvement. Tout est changé: les dieux, la nature, la politique, les mœurs, le goût, les manières. Tant de changements n'en produiront-ils point, dans nos ouvrages?

Si Homère vivait présentement, il ferait des poèmes admirables, accommodés au siècle où il écrirait. Nos poètes en font de mauvais, ajustés à ceux des anciens, et conduits par des règles, qui sont tombées, avec des choses que le temps a fait tomber.

Je sais qu'il y a de certaines règles éternelles, pour être fondées sur un bon sens, sur une raison ferme et solide, qui subsistera toujours; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible. Celles qui regardaient les mœurs, les affaires, les

coutumes des vieux Grecs, ne nous touchent guère aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des mots. Elles ont leur âge et leur durée. Les unes meurent de vieillesse: *ita verborum interit aetas*; les autres périssent avec leur nation, aussi bien que les maximes du gouvernement, lesquelles ne subsistent pas, après l'empire. Il n'y en a donc que bien peu, qui aient droit de diriger nos esprits, dans tous les temps; et il serait ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux, par des lois éteintes. La poésie aurait tort d'exiger de nous ce que la religion et la justice n'en obtiennent pas.

C'est à une imitation servile et trop affectée qu'est due la disgrâce de tous nos poèmes. Nos poètes n'ont pas eu la force de quitter les dieux, ni l'adresse de bien employer ce que notre religion leur pouvait fournir. Attachés au goût de l'antiquité, et nécessités à nos sentiments, ils donnent l'air de Mercure à nos anges, et celui des merveilles fabuleuses des anciens à nos miracles. Ce mélange de l'antique et du moderne leur a fort mal réussi: et on peut dire qu'ils n'ont su tirer aucun avantage de leurs fictions, ni faire un bon usage de nos vérités.

Concluons que les poèmes d'Homère seront toujours des chefs-d'œuvre: non pas en tout des modèles. Ils formeront notre jugement; et le jugement réglera la disposition des choses présentes.